

qu'ils m'arracheraient de ses mains, dût-il leur en coûter la vie. Ils députèrent au même instant deux jeunes Sauvages vers mon quartier, assez avant dans la nuit. Lorsqu'ils entrèrent dans ma cabane, j'étais occupé à composer la vie d'un Saint en langue Sauvage. « Ah! notre père, s'écrièrent-ils, que nous sommes aises de te voir! J'ai pareillement bien de la joie de vous voir, leur répondis-je; mais qu'est-ce qui vous amène ici par un temps si affreux? C'est vainement que nous sommes venus, me dirent-ils; on nous avait assuré que des Anglais t'avaient enlevé: nous venions pour observer leurs traces, et nos Guerriers ne tarderont guère à venir pour les poursuivre, et pour attaquer le Fort, où, si la nouvelle eût été vraie, les Anglais t'auraient sans doute renfermé. Vous voyez, mes enfans, leur répondis-je, que vos craintes sont mal-fondées; mais l'amitié que mes enfans me témoignent, me remplit le cœur de joie; car c'est une preuve de leur attachement à la Prière. Demain, vous partirez d'abord après la Messe, pour détromper au plutôt nos braves Guerriers, et les délivrer de toute inquiétude. »

Une autre alarme, également fausse, me jeta dans de grands embarras, et m'exposa à périr de faim et de misère. Deux Sauvages vinrent en hâte dans mon quartier, pour m'avertir qu'ils avaient vu les Anglais à une demi-journée: « Notre père, me dirent-ils, il n'y a point de temps à perdre; il faut que tu te retires, tu risquerais trop de demeurer ici; pour nous, nous les attendons, et peut-être irons-nous au-devant d'eux. Les coureurs partent en ce moment pour les observer: mais pour toi, il faut que tu ailles au Village avec ces gens-ci que nous amenons pour